

Lurelu



Le colloque « Autour de l'adulte de demain »

Danièle Courchesne

Volume 42, numéro 2, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Courchesne, D. (2019). Le colloque « Autour de l'adulte de demain ». *Lurelu*, 42(2), 101–102.



Le colloque «Autour de l'adulte de demain»

Danièle Courchesne

Le deuxième colloque international sur la lecture et le numérique, *Autour de l'adulte de demain*, s'est tenu du 6 au 9 mai dernier à la Grande Bibliothèque. Cet événement, organisé conjointement par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et l'Université du Québec à Montréal (UQAM), regroupait en fait deux colloques. *Lurelu* a assisté au colloque professionnel intitulé *Le livre sens dessus dessous : l'édition jeunesse face à l'injonction du numérique*.

Pendant ces deux journées, les intervenants se sont succédé pour réfléchir à la place du numérique dans l'édition jeunesse. Clarification : la transposition d'une œuvre papier en format pdf ou epub n'est pas considérée comme une œuvre numérique, soit une «création native internet»; il s'agit simplement d'un changement de support. Les œuvres créées dès le départ en format numérique contiennent intrinsèquement une part d'interactivité entre le lecteur et l'œuvre, comme c'est le cas avec le projet *Tout garni* de La Pastèque, ou les livres des Éditions Minimimus. Frédéric Gauthier, de La Pastèque, et Nadine Robert, de Comme des géants, ont cessé de produire des pdf ou epub des albums qu'ils publient. Lors de la table ronde, Nadine Robert soulignait que les ventes dans ces formats étaient presque nulles et qu'elles ne justifiaient pas le travail éditorial et les frais que ce transfert de support impliquent. Tous deux considèrent donc qu'une œuvre créée pour un livre imprimé devrait être lue sur ce support. Tout a été pensé en fonction de ce choix : le format du livre, le type de papier, le jeu des pages en vis-à-vis, etc. C'est aussi un avis partagé par plusieurs intervenants.

À plusieurs reprises pendant ces deux journées, la désirabilité du livre papier et celle du livre numérique ont été mise en opposition. Cette dichotomie a d'emblée été abordée lors de l'allocation d'ouverture intitulée «Prélude à la définition du numérique» de Chloé Varin, auteure et vice-présidente

de Communication-Jeunesse. Pendant son tour d'horizon de la question du numérique en littérature jeunesse, elle s'est longuement référée à l'ouvrage de Stéphane Garneau, *Survivre au XXI^e siècle. Rester humain à l'ère du numérique*, dans lequel il est question du temps d'écran, de la dépendance engendrée par tous ces appareils électroniques et de leur impact sur notre rapport au livre. Elle a aussi parlé du risque de la perte de l'imagination des enfants, en les mettant dans une posture de réception plutôt que de création, en citant le livre de Tristan Demers, *L'imaginaire en déroute*.

Marie Barguidjian, qui a abondé dans le même sens, affirmait que la lecture d'albums papier par le jeune enfant lui permet d'aller au-delà de la page, d'avancer à son rythme dans l'œuvre, sans être distrait par les manipulations possibles. Elle craint que le numérique ne l'empêche de développer son imagination. Jean-François Boutin, professeur à l'Université du Québec à Rimouski, au campus de Lévis, a bien résumé la position de plusieurs intervenants en disant clairement que le livre papier est un objet culturel qui demeurera. Les livres numériques et les livres papier sont deux produits distincts qui cohabitent ensemble et qu'il ne faut pas mettre en opposition.

Numérique vs papier

Malgré les faibles parts du marché actuel de la vente de livres numériques (format epub et pdf inclus), soit 1 % à 2 % des ventes totales de livres (Sophie Marsolais, *Lurelu*, automne 2018), M^{me} Varin constate qu'il n'y a pas beaucoup d'offres de livres pensés en format numérique. Lorsqu'on combine numérique et littérature jeunesse, c'est surtout à l'environnement numérique du livre papier que l'on pense. En effet, beaucoup de blogs, de pages Facebook, de comptes Instagram parlent des livres et en font, d'une certaine manière, la promotion. Sur le Web,

on rencontre plusieurs auteurs et illustrateurs qui présentent leur processus de création, interagissent avec leurs lecteurs ou présentent tout simplement leur dernier-né.

Plusieurs intervenants s'expriment à propos de cet environnement numérique du livre. Par exemple, Anabelle Soucy-Côté nous a présenté son blogue, *Les p'tits mots dits*, traitant de littérature jeunesse, et Annick Gariépy, enseignante de français en cinquième secondaire, nous a montré comment ses élèves exploitent différentes interfaces numériques pour parler de leur lecture. Elle rejoint ainsi ce que Jean-François Boutin nous dit lorsqu'il souligne que les jeunes se déplacent d'une posture de réception à une posture de production à travers les réseaux sociaux, par exemple en créant un profil Facebook à un personnage de livre.

Pour ce qui est des œuvres «natives Internet», Frédéric Gauthier souligne que ce genre de projet est possible grâce à des subventions et que ce n'est pas encore rentable, même si l'aventure est excitante. Véronique Fontaine, des Éditions Fonfon, nous a fait part de son expérience avec *La boîte à pitons*. Avec l'aide du Fonds des médias, les Éditions Fonfon ont mis au point des applications interactives avec trois de leurs albums. Si l'expérience s'est avérée très intéressante, le résultat des ventes est plutôt décevant. C'est dans la mise en marché que le bât blesse. En effet, il semble très difficile de rejoindre un public cible. Delphine Coppé, des Éditions Gallimard, fait le même constat avec leurs applications créées à partir de quelques titres de la collection «Mes premières découvertes». Les Éditions Minimimus, où Jennifer Tremblay agit comme directrice littéraire, se démarquent avec leur nouveau modèle d'affaires. Ils produisent des œuvres «natives Internet» sans son et les mettent en vente par abonnement. Yuri Kruk, le fondateur, souligne que la conception en numérique amène une multitude de possibilités du côté de la production et une lecture qui lui est propre du côté de la réception.

Création d'une œuvre numérique

L'offre d'œuvres « natives Internet » est assez limitée, que ce soit ici ou ailleurs dans la francophonie et elles sont difficiles à trouver. Natahlie Lacelle, professeure à l'UQAM et titulaire de la Chaire en littérature médiatique multimodale, nous présente son groupe de recherche, dont une recherche-action intitulée *Soutien au développement de démarches d'édition numérique jeunesse au Québec à partir de pratiques favorables de production, diffusion et réception*, veut aider l'édition jeunesse à prendre le virage numérique.

Prune Lieutier, doctorante à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM, nous résume les résultats de cette recherche. Ce groupe de chercheurs a identifié douze points de rupture dans la chaîne du livre, et ils ont créé des cartes de réflexion à partir de ces écueils possibles. Ainsi, la première carte correspond à la pensée numérique, soit réfléchir aux particularités du récit numérique versus le récit traditionnel sur un support papier, et à l'importance d'envisager le numérique comme un outil au service du récit et non comme une finalité. Pensons aux différents modules de découverte, aux manipulations, etc. S'ensuivent les cartes qui se penchent sur les métiers requis, qui réfléchissent au lecteur, au monde scolaire, aux marchés possibles, etc. La carte de la « découvrabilité » met en lumière la difficulté de faire connaître les œuvres numériques. Il n'y a pas encore de réseaux de distribution pour ce genre de produits comme il en existe pour le livre papier.

Définir le numérique

Mathieu Bégin, chercheur postdoctoral de l'Université TÉLUQ, nous propose sept concepts auxquels il faudrait porter attention pour définir ce qu'est le numérique. Il jette un regard plutôt sociologique et philosophique sur cette question. Le premier concerne les dimensions de la communication, à savoir

la dimension technique, informationnelle (recherche d'informations sur quelque chose), langagière (composante multimodale) et sociale (réseaux sociaux, etc.). Ces quatre dimensions offrent beaucoup de possibilités, mais aussi des contraintes, comme la permanence des traces laissées sur le Web et la « répliquabilité » de ces dernières, la facilité avec laquelle on trouve des contenus à l'aide de mots-clés, et le fait de rendre publics des contenus ou de se rendre public. D'ailleurs, parlant de contenus, près de la moitié sont des contenus amateurs (vlogues, blogues, etc.). M. Bégin se demande comment se positionne la littérature jeunesse dans cette jungle et aussi comment elle se positionne face au numérique.

Il aborde aussi la question de l'identité où les internautes ont le désir de rendre publique une partie de leur vie privée, de se mettre en scène, mais aussi la possibilité de se faire passer pour quelqu'un d'autre. Il pose également la question des effets du numérique sur les jeunes, du rapport qu'ils entretiennent avec tout ce qu'on y trouve. D'après lui, il faudrait agir par une éducation aux médias et aux numériques afin de développer leur esprit critique face à toute l'information qu'ils y trouvent. Il s'interroge aussi sur le rapport du numérique et de l'art. Est-ce que le numérique inciterait davantage les jeunes à développer leur culture?

Les bibliothèques publiques

La cohabitation du livre papier et du monde numérique a aussi fait son entrée dans les bibliothèques publiques. M. Jean-Louis Roy, président-directeur général de BANQ, a réitéré, lors de son allocution d'ouverture du colloque, sa volonté de mettre en ligne des activités pédagogiques qui seront disponibles partout, et de valoriser le patrimoine documentaire du Québec (histoire et géographie) en numérisant tous ces documents, mais aussi en mettant sur pied un laboratoire où les jeunes peuvent créer.

La présentation du Bibliolab¹ est aussi un ajout qui va dans la direction de ce que Marie Martel, professeure adjointe à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information (EBSI) de l'Université de Montréal, appelle « la bibliothèque comme troisième lieu », c'est-à-dire comme le prolongement naturel de nos vies : maison-travail-bibliothèque. Il s'agirait ici d'un lieu de rencontres et d'échanges où il serait toujours possible d'emprunter des livres, mais où l'on pourrait aussi créer à l'aide du numérique. La bibliothèque devient entre autres un centre d'apprentissage et de culture où la communauté joue un rôle important.

Conclusion

Timothée de Fombelle, invité à clore ces deux journées de réflexion, nous dit de ne pas s'inquiéter. « Le livre papier n'est pas fini. Il ne va pas être croqué par le grand méchant loup du numérique. » Il croit que le numérique viendra plutôt compléter le livre papier et l'enrichir. Pourquoi fait-il ce constat? Parce que « les histoires nous inventent. Elles nous ont formés, nous ont construits. On est fait de toutes nos histoires. » Le rapport au livre papier reste un lien privilégié entre le lecteur et l'histoire qu'il est en train de lire. Ce moment privilégié ralentit le temps et permet d'être créatif en entrant dans un univers à découvrir.



Note

1. Défini ainsi sur le site <https://sat.qc.ca/fr/bibliolab> : « Projet qui vise à connecter les bibliothèques de la ville de Montréal pour favoriser les rencontres et interactions entre les citoyens. L'implantation d'un dispositif immersif de téléprésence permet aux usagers distants de partager simultanément des expériences culturelles, pédagogiques, et collaboratives. »